



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.

Robe en tisseu garnie de volans festonnés, Chapeau de crêpe lisse orné de fleurs
et d'une pointe en gaze formant brides : fichu palatine en blonde noire, Des magasins
de M^{me} Papin et Blaisau, Rue neuve des petits champs N° 36.

N°

CO

C

des

www

Co
dout
Pa
Pr

50
I

Au
Chez
St.
MAR

Chez

Chez

Chez
Le
www

a
en r
suiv
drée
C'es
men

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*.)

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

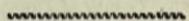
Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

« QUELLE déplorable aridité ! s'écriait hier une jeune femme en rentrant chez elle ; j'en suis réellement au désespoir, pour-suivit-elle en jetant sur son sofa une capote en gaze cendrée dont la légèreté pesait encore trop sur son front brûlant.— C'est en effet une chose bien déplorable, lui répondit gravement son mari qui lisait dans un coin de l'appartement ; tout



souffre, tout languit dans la nature, et je ne sais réellement comment l'hiver se passera. — Eh quoi! mon ami, vous croyez donc que cet état de choses pourra se prolonger au-delà de l'été? — Assurément, ma chère Amélie, nous nous ressentirons pendant long-tems de l'espèce de stérilité que nous éprouvons. Nous aurons, dit-on, beaucoup de peine à nous procurer même les objets de première nécessité, et... — Comment! nous ne verrions plus paraître de jolis chapeaux d'une forme nouvelle, des robes taillées avec grâce! interrompit Amélie avec effroi. — Ah! voilà donc ce que tu appelles des objets de première nécessité, » lui dit en riant son mari, qui croyait que toutes les plaintes de sa femme ne se rapportaient qu'à la sécheresse de la température, tandis que la jeune dame ne pensait en ce moment qu'au chagrin qu'elle venait d'éprouver, après avoir parcouru inutilement tous les magasins de modes pour se procurer une fantaisie nouvelle. Mais qu'est sa douleur auprès de la nôtre qui ne pouvons rien annoncer de nouveau, pas même dans une garniture de robe? Cependant, nous devons parler d'une disposition de broderie, placée sur le devant d'une robe de mousseline, que nous avons vue à la *Belle Anglaise*, rue de la Paix, n° 20 : entre de petits volans brodés et festonnés, posés en pointes séparées, étaient placés des bouquets de barbots brodés au plumetis. Cette garniture, posée en forme de tablier, se trouvait répétée sur deux rangs au bas de la robe, ainsi qu'au petit collet rabattu autour du corsage à demi-montant.



Une autre robe, en mousseline écrue, avait trois rangs de broderie placés entre trois biais : cette broderie formait une guirlande de gros barbots brodés en soie bleue; ces guirlandes, ainsi que les biais, se terminaient d'un côté en remontant en pointes sur le devant; trois bouquets de barbots étaient brodés à l'extrémité des biais; trois autres bouquets sur le haut des manches en gigot; le haut du corsage, fait en blouse, était monté sur deux petits poignets qui, ainsi que la ceinture, étaient en partie cachés sous une petite broderie en soie flore bleue.

Les corsages croisés commencent à reprendre : on forme

trois gros plis sur les épaules; ces plis se croisent également sur le dos et sur le devant du corsage.

Beaucoup de chapeaux blancs, soit en gros de Naples, soit en paille de riz, ont pour ornement des rubans nuancés; ces rubans doivent être assortis par l'harmonie des couleurs, avec les fleurs qui s'y trouvent placées : ainsi un ruban blanc nuancé de lilas, avec de grosses roses blanches, dont l'extrémité des feuillets se termine en lilas rouge, ombré de jaune, avec un bouquet de renoncules ou de pivoines rouges et jaunes. Nous ajouterons que ces rubans sont en gaze sur les chapeaux en paille, et à gros grains sur les chapeaux en gros de Naples.

LE RENDEZ-VOUS.

Même âge, mêmes goûts, même fortune unissaient depuis plusieurs années Amédée et Ernest; ni l'envie, ni l'amour n'avaient pu affaiblir un sentiment qui semblait protégé par les plus heureux auspices. Également étourdis, également vertueux, bonnes actions et folies, plaisirs et travers, tout était en commun pour les deux jeunes amis.

Ensemble ils parcouraient différens salons de la capitale, et, se confiant réciproquement leurs vœux et leurs succès, ils s'étaient jurés que jamais la coquetterie la plus séduisante n'aurait le pouvoir d'altérer leur union. Ils respectaient leurs mutuelles inclinations, et jusqu'alors l'amitié de l'un n'avait servi qu'à protéger l'amour de l'autre; mais tout-à-coup un individu bizarre dans ses caprices, extraordinaire dans sa beauté, une femme, modèle de grâces et de séductions, vint, en quelque sorte, intervenir entre les deux amis. *Amour, tu perdis Troie*, mais tu ne pus rien sur un sentiment soutenu par l'honneur et la délicatesse, et toutes tes ruses se dissipèrent devant le lien sacré qui unissait Amédée et Ernest!

Mais en vain la raison et la foi donnée s'opposaient-elles à ce que l'un des amis s'occupât de la conquête de l'autre; comment se défendre de regards touchans, de sourires enchanteurs, qui semblaient être également partagés? Faut-il pénétrer, tout d'abord, qu'Adeline, coquette par excellence se

fait un jeu d'exercer son pouvoir sur les deux amis à la fois; qu'instruite de quelques propos piquans qu'ils ont répandus sur son compte, elle médite une vengeance digne d'un caractère original autant qu'irréfléchi; qu'elle compte sur l'amour-propre et la présomption des hommes pour voir réussir son projet. Amédée et Ernest ne devinent pas tout cela; ils se rappellent vaguement les réflexions malignes qui leur sont échappées sur l'objet même de leur admiration; ils ne sont touchés que des prévenances, des séductions d'une jeune veuve aimable et belle. Tous deux se laissent entraîner; ils se livrent aux désirs, à l'espérance, et bientôt tous deux se croient arrivés au moment d'être heureux.

Cette singulière rivalité, loin de diminuer la confiance des deux jeunes gens, leur fournissait les plus bizarres réflexions. Déterminés à ne point sacrifier leur union au caprice d'une coquette, ils avaient décidé que la première faveur obtenue ostensiblement par l'un d'eux, serait le signal de la retraite de l'autre, et ils doutaient réciproquement de leur sort, lorsqu'Amédée, le front radieux et le visage épanoui, arriva un beau matin chez Ernest, tenant un billet à la main. « J'en suis bien fâché, dit-il avec un air de componction mêlé d'un peu d'ironie, mais je dois, mon pauvre ami, te faire un compliment de condoléance! Voilà une petite lettre dorée sur tranche, qui m'assigne un rendez-vous, à onze heures et demie du soir, chez la belle Adeline; je pense que tu trouveras ceci une faveur assez ostensible pour évacuer le champ de bataille?...—Pas encore, reprend Ernest en souriant, ce n'est point le moment de nous quitter, lorsque tous deux nous entrons dans la même lice. Ce billet, crois-tu, ne vaut-il pas le tien?...—Oh! l'infamie! l'horreur! s'écrièrent les deux amis en s'apercevant que tous deux avaient reçu la même missive! Tant de perfidie mérite une vengeance éclatante. » Puis on compare, on discute; le rendez-vous d'Ernest chez Adeline ne différerait que par la porte où il devait entrer; du reste même heure, même mystère: une telle imprudence ne pouvait être trop punie. La sécurité de la coquette repose sans doute sur la discrétion mutuelle des deux amis. Elle compte sur leurs vertus pour favoriser ses vices; mais son erreur va tourner contre elle-même. Amédée et Ernest trouvent plaisant d'échanger leurs billets, et préparent à

la perfide Adeline une mystification digne de sa conduite. Impatient de terminer cette aventure, Amédée arrive le premier. Une jeune et gentille femme de chambre l'introduit mystérieusement dans un boudoir élégamment décoré. Une douce clarté, artistement ménagée, répand sur chaque objet une teinte mystique et voluptueuse. Les riches draperies et les tableaux gracieux, les coussins orientaux, les parfums qu'exhalent les cassolettes, et jusqu'aux plis onduleux d'un schall oublié sur un sofa, tout porte le trouble dans l'imagination d'Amédée. Oubliant toutes ses froides résolutions, il se croit dans un temple de l'Amour, dont la divinité va paraître...

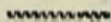
Mais ce n'est pas encore *elle* qui produit le faible bruit entendu dans la chambre voisine. Ces pas légers, ces soupirs étouffés, sont tout simplement ceux d'Ernest; arrivé plus tard que son ami, il n'a point eu pour retraite un boudoir délicieux, mais rien n'égale le luxe et la fraîcheur de la chambre à coucher qui lui sert d'asile : des buissons de fleurs s'élèvent de toutes parts; les lumières s'échappent des vases de porphyre et d'albâtre, et le Zéphire soutenant de ses ailes les rideaux qui couronnent le lit, semble désigner l'autel de Flore. Ernest aussi s'émeut, et ses flegmes projets sont presque oubliés. Le même trouble agite les deux amis, et tandis qu'une simple cloison les sépare, ils rêvent l'un l'autre au bonheur dont ils se supposent mutuellement enivrés. Le dépit, la jalousie peut-être, vont troubler leur commune illusion. Amédée est prêt à accuser la bonne foi de son ami; la confiance d'Ernest chancelle, lorsqu'une porte vient à s'ouvrir, et Adeline est devant lui...

Mais par quelle étrange bizarrerie, ce costume virginal et ce sourire espiègle? Adeline, vêtue d'une simple robe blanche, ayant sur la tête un voile dont les plis onduleux cachent à demi son front, paraît entourée de tous les symboles de la modestie, tandis que sa figure piquante n'exprime que de malicieuses pensées. Un doigt posé sur sa jolie bouche, interpose le silence à Ernest, tandis qu'acceptant avec empressement la main qu'on lui offre, il se laisse entraîner dans le boudoir où Amédée éprouvait tous les ennuis de l'attente. Quelle fut la surprise des deux amis en se trouvant vis-à-vis l'un de l'autre! Stupéfaits et incapables d'articuler un mot,

leur silence comique semblait seul interroger Adeline, lorsque celle-ci, ravie de leur embarras, leur dit en souriant qu'elle n'avait point voulu désunir deux amis dans la preuve d'estime et d'intérêt qu'elle désirait leur donner, et que le moment était arrivé où ils allaient recevoir le prix des sentimens qu'ils lui avaient inspirés. Puis, sans leur laisser le tems de répondre, elle les engage à la suivre dans un vaste salon, où tout diffère des lieux qu'ils abandonnent. Autour d'une table couverte d'un tapis vert, étaient rangés huit ou neuf hommes, au milieu desquels un seul était assis. Des cheveux plats, des lunettes sur le nez, une plume à la main, et devant lui un gros registre, donnaient à toute son attitude une gravité qui contrastait singulièrement avec l'hilarité répandue sur les physiologies qui l'entouraient. C'est cependant vers cette créature originale que s'approche Adeline, et lui présentant Amédée et Ernest : « Monsieur le notaire, lui dit-elle avec grâce, vous » ne vous étonnerez point de voir réunies, dans cette circonstance, toutes les personnes qui ont des droits à mon estime ; veuillez passer votre plume à ces messieurs, afin qu'ils » me procurent aussi la satisfaction de voir leurs noms inscrits » sur mon contrat de mariage. Je ne doute pas, mon cher » Murville, continua-t-elle en s'adressant à un jeune homme » dont les regards passionnés ne la quittaient jamais, je ne » doute pas que vous me sachiez quelque gré de vous présenter » deux amis bien dignes d'apprécier notre bonheur, et qui ont » été assez aimables pour venir assister à la célébration de notre mariage... » Quelle situation pour Amédée et Ernest ! ils aperçoivent, mais trop tard, le piège où ils sont tombés ; ils ne peuvent plus y échapper, et leur unique ressource est de se soumettre avec la meilleure grâce possible. Ils signent l'un et l'autre, et aspirent après le moment de s'évader ; mais Adeline n'est pas encore satisfaite ; elle les appelle à l'écart : « Messieurs les hommes à bonnes fortunes, leur dit-elle, me » voilà quitte envers vous. L'un et l'autre avez tellement plaisir sur ma coquetterie et mon caractère, qu'il était bien » juste à moi de vous en réserver un exemple. J'ai peu le droit » de me vanter d'une circonstance que mon mariage et votre » crédulité ont également favorisée ; mais il me reste à vous » remercier de l'exactitude avec laquelle vous répondez aux » billets qu'on vous adresse... Je pourrai désormais prôner

» partout votre empressement, et vous, de votre côté, vous
 » pourrez continuer vos réflexions sur mon compte, en n'ou-
 » bliant jamais toutefois d'y ajouter de quelle manière je sais
 » donner un *rendez-vous*.»

Après ce petit *a parte*, qui ne parut à la société qu'une honnêteté particulière, la maliciense Adeline revint prendre le bras de son futur époux, qui, loin de penser à nulle espièglerie dans ce moment, avertit que l'heure de la cérémonie était arrivée, et que les voitures attendaient pour se rendre à l'église. La pudeur peut présider encore à un second mariage; mais la timidité naïve n'existe plus. Adeline sourit... Chacun en fit autant, même les deux amis, qui sentirent que, dans cette occasion, il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur, et qui se consolèrent en pensant qu'ils ne seraient pas les derniers dont la ruse et la présomption devaient échouer devant les malices d'une femme.



VARIÉTÉS.

LE TROUBADOUR DES SALONS, *Journal de chant, avec accompagnement de lyre ou guitare, rédigé par MM. Romagnesi et Meissonnier* (1).

Le nom des charmans compositeurs de musique qui se trouve à la tête de ce recueil suffirait seul pour en faire l'éloge, et donner aux dames le désir de se le procurer. Nous leur disons de plus que le choix des paroles des romances répond à la grâce de la mélodie. Citer M. Béranger, c'est tout dire, sans doute; mais nous allons faire plus encore en transcrivant une romance de cet agréable chansonnier, qui se trouve dans la 8^{me} livraison, parue le 1^{er} de ce mois.

(1) Ce journal paraît les premiers de chaque mois. Prix de l'abonnement : 18 fr. pour un an et 20 fr. pour les départemens. On s'abonne chez M. Meissonnier, boulevard Montmartre, N° 25, près le passage de l'Opéra.

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure ,
 Un guerrier, courbé sous ses fers,
 Disait : Je vous revois encore ,
 Oiseaux ennemis des hivers.
 Hirondelles que l'espérance
 Suit jusqu'en ces brûlans climats ,
 Sans doute vous quittez la France :
 De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans , je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chemine
 A flots purs sous d'épais lilas ,
 Vous avez vu notre chaumine :
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour ;
 Là , d'une mère infortunée ,
 Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante , elle croit à toute heure
 Entendre le bruit de mes pas ;
 Elle écoute , et puis elle pleure...
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

 AVIS TRÈS-ESSENTIEL.

A dater du 15 octobre prochain, les lettres et les abonnés doivent nous être adressés Boulevard des Italiens, N° 2, près le passage de l'Opéra.

A ce Numéro est jointe la Planche 321.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.